

Sur le concerto n° 21 en ut majeur,

Il est banal d'écrire que Mozart saisit avec une sensibilité plus aigüe peut-être que maints d'autres compositeurs, la complexité et la nature paradoxale des sentiments humains, et sait alors les exprimer dans une musique qui, elle, est d'une extrême simplicité apparente. Ce n° 21 est à rapprocher à l'évidence du n° 20, les deux peut-être même, composés simultanément, leurs significations s'épaulant et se complétant alors. Il est supposé que Mozart commence à récolter les premiers fruits de son adhésion à la Franc-Maçonnerie. La portée humaine du chant de Mozart s'élargit sans que l'expression ne cesse, bien au contraire, d'être toujours plus personnelle.

Par exemple, dans le mouvement lent de ce n°21, la mélodie initiale est d'une douceur et d'une apaisante beauté, écrite de manière tout à fait exquise pour les cordes en sourdine. Mais, elle doit par la suite cohabiter avec des harmonies si stridentes dans leur dissonance et leur intensité émotionnelle que même Léopold Mozart a pu s'en inquiéter !! Il craignait que son fils ne soit trop exigeant de son public. Papa Mozart était fort perspicace et connaissait bien le public que ce soit celui de Vienne ou d'ailleurs. En effet, ce concerto, composé en 1785, jouit aujourd'hui d'une grande popularité mais il fut l'une des premières œuvres qui virent le public se détourner du compositeur. Et les dissonances qui alertèrent Léopold Mozart sont devenues bien communes plus tard et ne se remarquent même plus.

Sur Anton Bruckner et sa Septième

Les candides invétérés, les doux rêveurs, les obsessionnels, les paysans du Danube, ceux qui sont objets de risée mais aussi de tendresse, ceux qui créent en toute confiance pour mieux être rongés par le doute, qui ont les larmes faciles et de gros mouchoirs bleus à carreaux pour les sécher, ceux-là – et tous les autres – ne peuvent que se retrouver en Bruckner.

Enfin, presque. Parce qu'on s'y perd beaucoup dans l'univers de Bruckner, entre les différentes versions originales, les "révisions", les "remontures", sous les pressions d'amis divers ou d'élèves, certains plus ou moins bien intentionnés, qui pressaient le compositeur de remanier, tailler, raboter, ciseler ses partitions démesurées. Si vous rajoutez les querelles d'éditeurs (Franz Schalk, Nowak, Hass, Oeser) qui pourraient n'être qu'anecdotiques, ne concerner que les spécialistes adorant se chamailler à coup d'arguties. En réalité, elles ont pour mérite de clarifier un bel embrouillamini et de mieux allurer les formidables utopies sonores du Ménéstrel de Dieu, dixit Franz Liszt. Merci aux grandes figures de la direction d'orchestre comme Walter, Furtwängler, Matačić, Jochum qui ont su rendre justice au plus humble et au plus humain des compositeurs. Ce sont eux qui ont sorti de l'ombre les partitions de ce mystique inspiré, qui ont lutté de toutes leurs forces pour la reconnaissance d'un art si singulier, si puissant.

Anton Bruckner, ou l'ascension opiniâtre du petit maître d'école jusque vers les plus hautes destinées grâce à une foi indéfectible dans la musique et une probité absolue à l'égard de son art ; ou quand les flèches de ses cathédrales sonores se fondent dans le ciel.

« *J'ai mis longtemps, non seulement pour reconnaître les arcs grandioses de l'architecture des œuvres de Bruckner mais aussi pour arriver à les interpréter. Ce qui m'émeut d'une manière presque "irréelle" c'est le reflet d'un ordre cosmique.* »
Günter Wand (1912 – 2002), chef d'orchestre.

Par cette plénitude toute particulière qui vous saisit dès les premières mesures, cette *Septième* à l'éclat inimitable est la première à avoir suscité d'emblée l'adhésion universelle. Elle passe aux yeux de beaucoup pour l'expression la plus accomplie de l'art du compositeur autrichien. Elle est en son entier d'une inspiration heureuse, réjouissante même. Équilibre de bout en bout, ampleur encore jamais atteinte des périodes {et que l'on espère respectées !!}, l'impérieuse nécessité de l'expression qui ne doit pas faillir une seule mesure, la plénitude épanouie et radieuse des motifs, {vous devez vous sentir en élévation...} et ressentir, finalement, la simplicité et l'homogénéité de toutes les structures. Elle est d'une étonnante richesse harmonique. On espère la présence des quatre *tuben* wagnériens qui ne sont pas sans effet. Car, au bilan, cette musique est à l'opposé d'une vision du monde totalitaire, réductrice, avilissante. Elle est loin de toute violence, à mille lieues du culte de la puissance. Profondément mélancolique, elle semble pleurer le paradis perdu. Finalement, elle cherche et arrive à évoquer comme nulle autre, l'apaisement dans la nature, la nature maternelle. Une âme qui aspire à un seul but : l'édification de cette gigantesque cathédrale symphonique qui, à la fois chante Dieu et pleure son absence, chante avec une force aux limites du soutenable la tristesse de l'homme moderne face à sa solitude dans un monde que Dieu s'apprête à quitter, et sa soif d'une rédemption désormais impossible.

ORCHESTRE NATIONAL CAPITOLE TOULOUSE

LES GRANDS CONCERTS SYMPHONIQUES

FRANK BEERMANN DIRECTION

DAVID FRAY PIANO

Mozart
CONCERTO POUR PIANO N°21

Bruckner
SYMPHONIE N°7

Sam. 23 avril 20h

HALLE AUX CRAINS

VENTE EN LIGNE SUR :
WWW.ONCTOULOUSE.FR
05 61 63 13 13

Au cœur de votre quotidien

toulouse métropole

Quand on a le souvenir des émotions suscitées par la musique de Parsifal dirigée par **Frank Beermann** il y a deux ans, nous devrions avec cette *Septième* vivre un très grand moment le 23 avril à la Halle !